

Legation de Suisse
en France

Paris, (8^e Arr^t) le 6. Mai 1903
15^{bis}, rue de Marignan

BOHEWIZR. POLIT. DEPART.
7-MAI 1903
PRIERE DE RAPPELER
LE NUMERO CI-DESSUS.
21/VIII

No bis/03
En c'io.
Légation
7 mai

Monsieur le Président,

Je n'avais pas reçu
Donat VIII depuis son avènement au
trône; je l'avais promené autre fois,
ainsi que la princesse de Gall, dans
la Section Suisse à l'exposition, où les
faits à musique de St Croix l'intéres-
saient tout spécialement. Je l'ai trouvé
très gros, alourdi, et je me demande
s'il ne souffre pas d'une maladie de
cœur, car il respire péniblement et
son teint passe facilement du blanc
au rouge; lorsqu'il descendait le Champ
Elysées, lors de son entrée solennelle dans
Paris, il était extrêmement pâle,
tandis qu'en d'autres circonstances, sa

Le Département Politique fédéral

Berne



face était plutôt congestionnée.

L'accueil fait à Sonar VII par la population parisienne a été correct, convenable, mais sans chaleur. Il y avait quelques sifflets. On gaminos prononçaient le mot d' "English", "Root leaf", "old England" ^{Beaufort} et autres expressions en usage sur les trottoirs de Paris, pour se moquer ouvertement des Anglais. Un brouhaha de curiosité accompagnait le passage du roi, au milieu de sa très nombreuse escorte de cuirassiers ou de gardes municipaux à cheval. Le pavoiement des rues était à peu près nul, sauf dans le voisinage immédiat de l'Ambassade d'Angleterre, où les grands magasins de bijouterie et d'articles de luxe avaient décidé de décorer et d'illuminer la rue de la Paix et la rue Royale.

Je sours officielles françaises. Je sais que le roi a remercié vivement de l'accueil qu'il a reçu et s'en est montré fort satisfait vis à vis des membres de

Gouvernement et vis à vis de ses amis
français. Il est incontestable que c'est
enormement d'avoir pu recevoir le roi d'Angle-
terre sans incident fâcheux à Paris,
alors qu'il y a eu au tous les journaux
de la capitale française étaient anglo-
phobes et que beaucoup s'étaient cru
recevaient de fâcheuses subventions de Boers.
La visite d'Édouard VIII. a amené incontestable-
ment une détente.

Dans le monde officiel
français comme dans le monde diplo-
matique, on est unanimement d'accord
que cette visite n'a pas d'autre portée
politique, mais c'est déjà un certain
résultat que d'avoir amené cette dé-
tente, et le roi Édouard a eu une cer-
taine craquerie personnelle en risquant
cette visite; je comprends pour ma part
qu'il ait été pâle en descendant les
Champs-Élysées, ignorant de ce qui
pourrait arriver. Un des plus hauts per-

hommages diplomatiques français n'a
 confirmé ce matin, que ce voyage hâté
 par le roi Edouard ne cachait rien,
 mais que sa réussite était un événe-
 ment heureux puisque, comme toute,
 la France et l'Angleterre, se rencontrent
 partout dans le monde et qu'il
 vaut mieux se regarder courtoisement
 que comme des chiens de foyence.

Quant à l'impression produite
 sur le roi par les membres du Cabinet
 Combes, je puis Vous dire très confi-
dentiellement qu'elle n'a pas été
 brillante. Il a dit à un de mes amis:
 "En allant en Italie, je m'attendais, à
 trouver parmi les ministres un
 certain nombre de briganti; ici c'est
 encore pire." M. M. Pellétan et
 Buisson en particulier n'ont pas eu le
 bonheur de plaire à S. M. D'autre
 part, le roi s'est fait présenter, au
 déjeuner donné dimanche par M.
 Felcassé, l'ancien président du Conseil

M. Waldeck-Rousseau et l'a entraîné dans
 une embrasure de fenêtre où ils sont
 restés pendant près de trois quarts d'heure;
 il est vrai que de temps à autre la
 conversation tombait, mais il y a eu
 là une sorte de manifestation, car M.
 Courbes, qui assistait au déjeuner, a
 été complètement mis de côté. Il en a
 d'ailleurs été déçu, si l'on en
 humblemment, de pauvres ministres
 plénipotentiaires pour lesquels le roi
 n'a eu que quelques paroles banales de
 présentation. J'avais déjeuné à côté de
 M. Waldeck-Rousseau et je m'explique que
 le roi ait eu une sympathie particu-
 lière pour lui, car j'ai été frappé des
 éloges que l'ancien président du Conseil
 m'a fait des Anglais: "C'est le premier
 peuple du monde; il n'y en a pas un
 plus grand" a-t-il dit. Regardez cette
 guerre sud-africaine; aucune guerre
 n'a été précédée de spéculations plus

„effrontés et n'a eu des causes moins
 „avouables. En France, cela aurait provoqué
 „trois ou quatre affaires du Panama;
 „à Angleterre, on n'a pas même laissé
 „monter à la surface quelques uns de
 „ces bulles enflées qui colorent en bleu
 „la surface de l'eau et qui parviennent
 „des bas-fonds fangeux. Dans vingt
 „ans, on croira que cette guerre a été pure,
 „on la célébrera comme une conquête de
 „la civilisation. Ajoutez à cela que malgré
 „plusieurs défaites et malgré de graves
 „fautes d'organisation, les anglais ont
 „contenu leurs généraux et leur
 „ministère tandis que nous aurions
 „fait plusieurs crises ministérielles
 „et traduit nos généraux et conseil de
 „guerre. Ajoutez - y enfin et aussitôt la
 „guerre terminée, les anglais diminuent
 „les impôts, ont leur budget en bon
 „état et amortissent 200 millions." M. Waldeck
 Rousseau ne cache donc pas qu'il a conservé
 les sympathies anglophiles de Gambetta.

Ces paroles sont d'autant plus significatives qu'en général il parle fort peu, que je ne lui demandais rien, et qu'il a dit tout cela sans y être provoqué par moi. Je n'en tire aucune conclusion positive, mais je me permets de noter le fait.

Sur la politique intérieure française je ne puis pas vous écrire grand chose aujourd'hui, parce que tout le monde parlementaire est en vacances. Puisque y'a parlé de M. Waldeck-Rousseau je rapporterai seulement les paroles suivantes qu'il m'a dites avant hier:

" Je ne crois pas que le Ministère Combes
 " en ait pour bien longtemps; il s'attaque
 " à trop de choses et froisse trop de gens.
 " Il faut dire que, dans l'affaire des
 " congrégations, le nonce a été remar-
 " quablement maladroit; c'est un
 " baron infatigable et il a mal ren-
 " seigné Rome. Il a constamment écrit

que la loi sur les Associations n'aboutirait
 pas. On a donc à Rome été surpris par
 l'événement; si il y avait eu un autre
 nonce, par exemple Czacki ou même
 Ferrata, les choses auraient marché autre-
 ment. Je pense que cela signifie
 qu'à Rome, on aurait négocié pour sauver
 certaines Congrégations en préparant le
 terrain et peut-être aussi qu'on se serait
 arrangé pour ne pas faire renaître en
 même temps la vieille question de
 l'intronisation des évêques (*nobis nomi-*
navit.) qui a poussé M. Coubes à
 faire ces impudentes déclarations sur
 la séparation de l'Eglise et de l'Etat,
 déclarations illogiques au moment où
 l'on dissout les congrégations, et dange-
 reuses pour la République parce que
 la France n'est pas même pour une
 séparation tout le premier résultat
 serait de mettre les curés à la solde
 et dans la main des vieilles Souver-
 aines royalistes.

Avec très haute considération.

Lundy